

Les livres

Naïm Kattan, Marjorie S. Gauvreau and André Belleau

Volume 1, Number 6, November–December 1959

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59684ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kattan, N., Gauvreau, M. S. & Belleau, A. (1959). Review of [Les livres]. *Liberté*, 1(6), 411–417.

Chroniques

LE DERNIER DES JUSTES — André Schwarz-Bart

Un jeune ouvrier veut comprendre le monde. Il est autodidacte. Il est juif. Le grand tourbillon qui a déferlé sur l'Europe a emporté six millions de Juifs dont ses parents et plusieurs de ses frères. Comprendre le monde à travers cette tragédie qui a engouffré son peuple et sa famille aurait pu susciter chez lui un cri de rage et un hurlement d'indignation. Mais le temps des cris est passé, cris dont la résonance se résorbait dans l'espace de leur écho. André Schwarz-Bart a senti sourdre en lui des sentiments plus profonds que l'indignation et qui vont au-delà de la révolte. Pour comprendre les affres des camps de concentration, des chambres à gaz et des fours crématoires, il est remonté jusqu'au XII^e siècle, retraçant époque par époque le même drame d'humiliation, de persécution et aussi de foi et d'espoir. Il a eu recours à une légende juive selon laquelle le sort du monde repose sur trente-six justes. Schwarz-Bart imagine que Dieu aurait fait la grâce d'un juste par génération aux descendants du rabbi Yom Tov Lévy, martyrisé à York en l'an 1185. Puis l'auteur nous promène à travers les siècles et les pays avec cette dynastie de justes, qui meurent parfois martyrs, parfois hommes obscurs. A mesure que l'on s'approche de notre époque, le récit prend de l'ampleur, les détails deviennent plus saisissants. Ainsi la description de la vie de la communauté juive d'une petite bourgade de Pologne, Zemyock, est d'une grande richesse. On y perçoit déjà la ligne que suit l'auteur pour comprendre l'énigme et le mystère du sort tragique de ses ancêtres et des siens. L'histoire est le vaste champ où se déroule la destinée du peuple juif. On ne peut comprendre un événement de la vie de ce peuple si on l'isole au milieu de cet immense fleuve. Les chambres à gaz ne sont qu'une maille d'une chaîne qui rejoint les siècles passés. A travers cette histoire, véritable patrie des Juifs, un fil conducteur assure d'une manière invisible l'enchaînement des événements et la survivance des fidèles. Dieu est toujours présent et c'est une foi inébranlable dans sa miséricorde qui fait naître un espoir à toute épreuve. Face à la tragédie, à l'inhumanité des hommes, des Juifs ont gardé une foi ardente en un Dieu compatissant. Pour cela, de ce livre sur l'horreur jaillit une force née de l'amour, de la tendresse, de l'humour et de la pitié. Une foi naïve et candide anime le geste le plus quotidien de milliers d'êtres. On a souvent l'impression que les calamités successives que font choir sur leurs têtes les barbares de tous les âges ne les atteignent qu'en surface et que les blessures du corps ne laissent aucune cicatrice dans l'âme. Pour les

Juifs de Zemyock les événements de l'époque semblent des détails passagers, eux pour qui le monde, quoique étroit et bien limité, possède cependant les dimensions d'une histoire séculaire.

Mais le monde extérieur pèse de tout son poids sur la famille Lévy de la dynastie des justes. Les hordes des cosaques massacrent les Juifs de Zemyock et pillent leurs maisons. Parmi les survivants du massacre se trouve la famille de Mardochee Lévy, descendant de Yom Tov, père de l'honnête Benjamin et grand-père d'Ernie Lévy, le dernier des justes. Ils vont chercher refuge en Allemagne, pays paisible et accueillant. Ils s'installent dans la petite ville rhénane de Stillenstadt. Mais ce calme est précaire. Les vociférations des nazis se font entendre de plus en plus brutalement. L'un des passages les plus poignants du livre est celui où Schwarz-Bart nous décrit les humiliations que les camarades et les professeurs d'Ernie Lévy lui font subir à l'école. Son esprit d'adolescent s'ouvre à la vie et son cœur palpite pour la première fois devant le sourire juvénile et les reflets dorés des cheveux de sa petite camarade allemande Ilse. Il a déjà un avant-goût de la mort quand il la voit rire avec les jeunes hitlériens qui le battent et l'inondent de leurs crachats. Cet amour inavoué du jeune Juif pour la blonde arienne revient à la mémoire d'Ernie tel un appel à ce qui reste dans l'âme allemande d'humanité et que les nazis n'ont pas réussi à écraser et à détruire. Mais les épreuves d'Ernie ne s'arrêtent pas là. Quand l'étau des nazis se resserre, la famille Lévy cherche refuge en France. A Paris ils reprennent confiance et redécouvrent la joie et la dignité d'être homme. Mais les armées hitlériennes ne tardent pas à s'abattre sur la France elle-même et les Juifs portent l'étoile jaune avant d'aboutir aux fours crématoires en passant par les camps de concentration, tel celui de Drancy.

Depuis son enfance la vie d'Ernie Lévy se déroule sur deux plans. Le monde extérieur s'acharne à lui enlever ce qui fait sa substance humaine. Mais il résiste et le monde du rêve dans toute sa splendeur alterne avec la cruauté du monde de l'événement. On a l'impression que le rêve a plus de puissance, plus de réalité que les bottes des officiers, les crosses et les barbelés. Car ce rêve n'est pas une évasion, c'est l'ultime moyen de sauver en l'homme son essence même. Ernie Lévy meurt et renaît à plusieurs reprises. Il tente de s'enlever la vie, en se jetant par la fenêtre, après la grande humiliation de Stillenstadt, mais il est récupéré après un long stage à l'hôpital. Il découvre que la souffrance physique ne peut être ni oubli du désarroi, ni consolation de l'âme. Est-il le juste de sa génération comme le lui a dit son grand-père? Mais il ne pourra pas prendre sur lui toute la souffrance du monde. Il peut comprendre ceux qui souffrent; mais si Dieu n'existe pas, à quoi sert toute la souffrance des hommes? Ernie Lévy meurt une fois en perdant son visage; il meurt une deuxième fois en perdant sa

raison. Il s'engage comme volontaire dans l'armée française et après la débâcle il s'abrite au milieu de la pègre de Marseille. A ce moment tout chez lui se résume à l'essentiel: boire, manger, s'accoupler. Pour s'oublier, il choisit volontairement l'état animal. Un forgeron qui a un jour vu des enfants juifs déportés et qui n'a jamais pu oublier leur regard identifie Ernie et c'est par ses yeux qu'il sent qu'il est juif. Dès lors, Ernie sait qu'il a beau vouloir s'enterrer vivant, la lueur ne s'éteint pas et un souffle puissant coulera toujours dans ses veines. Il quitte sa cachette et va rejoindre les siens. Dans le quartier juif de Paris, ceux qui restent, débris d'un corps disloqué, vivent dans l'attente de la mort. C'est dans cette attente qu'il rencontre Golda et, le miracle de l'amour les unit, face à la mort. Pour ce jeune couple, réaliser l'impossible, c'est tout simplement se promener dans les rues de Paris, libérés de l'étoile jaune. Les pages que consacre Schwarz-Bart à cette promenade sont d'une beauté insoutenable. Et quand Golda est déportée à Drancy, Ernie sait que même le temps de l'attente est écoulé. Dans un ultime sursaut d'énergie, il va lui-même au devant de ses persécuteurs et frappe à la porte du camp de concentration. Mais ses geôliers ne lui pardonnent pas cette dernière preuve de volonté. Ils lui font subir la torture comme juste punition. Et c'est dans les derniers moments, dans le train qui le mène de Drancy à la chambre à gaz, se retrouvant parmi les siens, des centaines d'enfants qu'on conduit à la mort, qu'il redécouvre le sens de sa mission. A ceux qui vont trouver une mort atroce, il ne peut apporter que la consolation du juste et, en louant l'Eternel, il leur fait entrevoir un monde meilleur. Et quand il rend le dernier soupir, asphyxié en enlaçant Golda, il ne reste de lui qu'une ombre et, même s'il fut déjà mort plusieurs fois, son dernier souffle est celui d'un homme. Il est le juste qui à l'heure fatidique prouve la force de l'homme qui jusqu'au bout oppose à la barbarie la compassion, la pitié et la prière.

Le livre de Schwarz-Bart n'est pas un livre de révolte et de haine. La colère et l'indignation sont contenues. Et en fin de compte les nazis n'ont pas réussi à réduire leur victime à l'état de bête. Tout au long de ce roman un humour triste, qui découle en droite ligne de la littérature yiddich, donne une contre-partie au drame et, loin d'en diminuer la portée, le rend plus compréhensible en l'humanisant. Plus que tous les cris, plus que la colère, l'oeuvre d'art saisit et agit. Ce livre reste longtemps en nous. On a consacré au martyr des six millions de Juifs des dizaines d'ouvrages. Témoignages, documents, poèmes abondent. C'est sans doute pour la première fois qu'on donne à cette tragédie toute sa dimension car Schwarz-Bart l'interprète par les moyens de l'art au sens le plus noble du mot.

Naim Kattan

LA BELLE BÊTE — Marie-Claire Blais

Le roman de Marie-Claire Blais exerce une fascination immédiate. On l'aime ou on l'exècre; il ne laisse pas indifférent. Il est rare et particulièrement réconfortant qu'une oeuvre, d'un des nôtres et d'un caractère quasi abstrait, suscite un intérêt aussi vif et aussi passionné.

La belle Bête est-il un roman? Il nous semble inutile de revenir ici sur les considérations que faisait Gilles Marcotte dans le numéro mars-avril (No 2) de cette revue sur la définition du mot roman et l'emploi très élargi qu'on en fait maintenant. Nous préférerions à cette appellation celle de conte fantastique car c'est plutôt un livre d'images fantasmagoriques (sans vouloir comparer, il nous vient à l'idée les "Sept contes gothiques" d'Isak Dinesen) où les personnages évoluent dans un monde de rêve, un peu flou, dans un siècle hypothétique; le livre terminé, on ne pourra jamais se faire une idée nette du paysage qui encadrerait le tableau. Il nous reste le souvenir d'un défilé d'images souvent très belles, quelquefois horribles, présentées dans une langue riche et un style poétique bien personnel.

L'oeuvre n'atteint certes pas à la perfection. Mais rappelons-nous que l'auteur n'a que dix-neuf ans et que c'est là son premier roman. Il est vrai que la jeunesse d'un auteur n'ajoute rien à son talent et il serait donc aussi blâmable de le porter aux nues parce qu'il est jeune que de le décourager d'écrire à force de critique destructive. Il semble indéniable que le succès de très jeunes auteurs outre-mer, et chez nos voisins, ait éveillé chez les nôtres le courage de publier sans attendre que l'expérience et les ans leur enlèvent la spontanéité et l'audace. Si ni l'imagination ni l'inspiration ne manquent, si on a été intéressé et conquis par l'oeuvre, n'est-il pas mesquin de s'attarder à quelques considérations de style mal équilibré, quelques gaucheries de rythme, quelques faiblesses dans le dialogue. Chez Marie-Claire Blais, comment ne pas mettre ces défauts sur le compte d'une très riche imagination, d'un surplus de fantaisie, bref d'une surabondance de biens. Il est évident que ces défauts auraient pu être corrigés facilement. Doit-on les attribuer au 'deadline' fixé par la tenue du Salon du Livre? La publicité par ailleurs assez tapageuse faite au volume lors de sa parution nous répétait qu'il avait été écrit en quinze jours. Nous ne voyons là nulle recommandation même pour le plus grand écrivain.

S'il faut se garder d'un emballement sans réserve on ne peut cependant qu'admirer autant de facilité, de souplesse dans l'ex-

pression, et s'étonner aussi du choix du thème de l'ouvrage, tout d'imagination, et nullement fruit de l'observation réaliste.

Marie-Claire Blais a pris la Beauté comme thème dominant de son ouvrage. La Beauté, froide, insensible, qui seule fait loi. L'auteur s'écarte véritablement de la tradition qui veut que le premier roman d'un écrivain soit du genre confession ou récit de souvenirs d'enfance. Il serait intéressant de connaître les sources qui ont inspiré ce thème central. Vient-il de Baudelaire: "Je suis belle, ô mortels! comme un rêve de pierre," etc. L'importance très secondaire accordée au sentiment dans le roman semble confirmer ce rapprochement.

La Beauté pure et sans âme (Patrice), opposée à la Laideur, méchante et envieuse (Isabelle-Marie), et entourée de la Médiocrité présentée sous les traits de Louise et Lanz, époux égoïstes et impurs: voilà le squelette de l'intrigue, si intrigue il y a. Une transformation momentanée s'opère chez Isabelle-Marie sous l'influence de Michael personnifiant l'Amour-aveugle. Ce personnage disparaît d'ailleurs littéralement du roman dès qu'il ouvre les yeux.

Dans une citation de Rosamond Lehman au début du volume, l'auteur nous indique que ses personnages sont des monstres dont nul "n'a jamais rêvé". Ce sont plutôt, à notre avis, des symboles fixés dans une attitude voulue par l'auteur. A aucun moment, Marie-Claire Blais ne prétend nous faire admettre comme plausibles leurs gestes et actes, pas plus que le peintre qui exagère à volonté les caractéristiques de son sujet. Libre à certains de lui reprocher un manque de réalisme; à ce compte-là il faudrait rejeter toute la poésie symbolique moderne.

Nous avons parlé plus haut de gaucheries dans le rythme et le style, de faiblesses dans le dialogue où l'on discerne le plus facilement l'inexpérience de l'auteur. On se sent parfois déconcerté par des heurts, des coupures subites dans un mouvement par ailleurs généralement bien cadencé où l'on rencontre des passages d'une expression intense.

Par contre, une révision plus attentive aurait pu facilement éliminer quelques images un peu forcées et des phrases lourdes et inutiles. On nous permettra aussi de déplorer quelques négligences typographiques qui nuisent à la compréhension du texte.

Ces quelques réserves étant faites, disons que les faiblesses que nous avons signalées doivent rester pour le moment à l'arrière-plan de nos considérations et céder le pas à l'admiration; on est ici devant une inspiration authentique. Ce n'est qu'en relisant l'ouvrage en vue d'une critique que ces défauts nous sont apparus alors qu'une première lecture nous en avait à peine laissé soupçonner l'existence.

Il est vraiment trop facile de rapprocher de Cocteau (certains voient même ici un climat mauriacien), l'atmosphère morbide ou monstrueuse dans laquelle évoluent les personnages. Sans doute Marie-Claire Blais a dû beaucoup lire, on ne songerait pas à le lui reprocher, c'est même une initiative que l'on pourrait recommander à quelques-uns de nos écrivains; mais les influences qu'elle a pu subir se sont évidemment fondues et transposées pour lui donner ce ton très personnel et étonnant; devant cette oeuvre les plus réticents oublieront leurs réserves habituelles et se sentiront capables d'enthousiasme.

Marjorie S. Gauvreau



LES VIVANTS, LES MORTS ET LES AUTRES —

Pierre Gélinas

L'on doit savoir gré à Pierre Gélinas de nous avoir donné ce roman¹ qui, à vrai dire, est à peine un roman. Sans doute, aurions-nous souhaité que Maurice Tremblay, le héros, se révélât davantage à cause même de la singularité de son aventure dans un milieu tel que le nôtre, aventure qui l'entraîne de la bourgeoisie au syndicalisme, de celui-ci au parti communiste pour déboucher enfin, "par dessus et au-delà des systèmes", sur la charité. Des blessures, des haines, une révolte, un idéal, ont, à n'en pas douter, marqué ce départ, accompagné ce voyage. Les années d'apprentissage ne sont pas celles de la lucidité et des choix réfléchis. Maurice Tremblay, semble-t-il, ne quitte pas le parti pour des raisons objectives, clairement formulées et il est peut-être normal qu'il en soit ainsi. D'ailleurs, l'exigence première devait contenir, d'une certaine façon, l'épanouissement et la certitude cherchés. L'être complet est d'abord racines et tige trouant peu à peu l'inconscient d'un cheminement aveugle et tordu. Or bien peu de tout cela nous est donné. Nous restons sur notre faim. Bien sûr, Maurice Tremblay s'interroge par endroits. Quelques étapes de son voyage nous sont *décrites*. Mais nous le voyons de loin, et à quelques tournants seulement, alors que nous aurions désiré être à ses côtés... Bref, il ne vit pas pour nous.

Ici, il faut prendre garde d'être injuste. Le roman français nous a accoutumés à des personnages qui se font un devoir de ne rien cacher d'eux-mêmes. Le soliloque leur est d'un précieux secours. L'oeuvre de Gélinas, de par un certain détachement dans le ton et une construction à larges panneaux qui alternent, ressortit plutôt à la technique du roman anglo-saxon, lequel se prête moins à l'intériorité. Et il se pourrait bien, habitués que nous sommes à voir les héros s'inventorier, que nous ne sachions plus percevoir, inscrits dans le décor, les signes chargés de nous guider. Ceci,

¹ *Prix du Cercle du Livre de France, 1959.*

d'ailleurs, nous amène à autre chose. Gélinas a sans doute obéi à une exigence de pudeur et de discrétion. Le piège ici aurait été précisément de se raconter pour faire intéressant —, tant de nos petits intellectuels ont rêvé, au secret d'eux-mêmes, d'une aventure pareille; et depuis, ils parlent, ils parlent... Ils ne font que parler, s'interrompant parfois pour produire une plaquette. Gélinas a peut-être préféré dissoudre le destin de Maurice Tremblay dans le destin collectif, celui des grévistes de la filature d'Hochelaga, des bûcherons de Windigo, des émeutiers du Forum. Tout ceci pour invoquer les circonstances atténuantes, non pour justifier Gélinas de ne pas nous avoir donné le roman véritable et vivant que nous attendions.

C'est d'autant plus regrettable que les personnages secondaires, assez paradoxalement, se dessinent avec plus de netteté et de relief que le héros. Ils vivent presque. On les voit. Je pense aux membres de la famille Lussier, à Réjeanne par exemple, la petite ouvrière de la filature. Gélinas réussit à les rendre émouvants. Par ailleurs, les mouvements de foule sont bien rendus: les bûcherons à la gare de Windigo, le congrès de la paix à Toronto, les grévistes affrontant les policiers devant la filature d'Hochelaga. Voilà qui est assez nouveau dans notre littérature. L'oeuvre elle-même est fortement construite par larges tableaux bien découpés. Mais les protagonistes sont mus par les circonstances plus que par leurs propres ressorts et nous assistons, de loin, à la scène. Et nous avons un peu froid. Tout cela ne semble pas assez sorti de la gangue des faits et des événements. Dans un roman, les faits ne parlent pas par eux-mêmes.

Au risque de passer pour un cuistre, il faut parler de la qualité de la langue. En général, celle-ci est correcte. Gélinas, j'en suis sûr, sait qu'on n'écrit pas, surtout quand il ne s'agit pas de langage parlé: "union" (pour syndicat) (p. 36), "barres de chocolat" (p. 62), "cancellation" (p. 73), "plan de bonus" (p. 159), "réveil-matin" (sic) (p. 264). Dommage qu'il faille le rappeler.

En somme, nous avons là un document bien fait et qu'il est intéressant de lire. Nous devons savoir gré à Pierre Gélinas de nous l'avoir livré à cause de sa portée particulière pour notre milieu. Il faudrait qu'un jour, il songe à l'utiliser pour en faire un roman de chair et de sang.

André Belleau